



LE
PHILANTROPE
OU
L'AMY
DE TOUT LE MONDE.
COMEDIE.



VIENNE EN AUTRICHE,
Chez JEAN PIERRE VAN GHELEN, Imprimeur de
la Cour de sa Majesté Imperiale & Royale.

M D C C L I I .

5.

ACTEURS.

PHILANDRE, Ami de tout le Monde.

DURAMINTE, Femme de Philandre.

HORTENSE, Fille de Philandre & de Duraminte.

LISIMON, Amant d'Hortense.

CLARINE, Suivante de Duraminte.

L'E'TRILLE, Cocher de Philandre.

FASTIDAS, Prodigue.

FORMICIN, Avare.

RONDIN, Sincere à contre-tems.

DOUILLET, Oisif.

JASMIN, Laquais de Philandre.

Plusieurs Laquais de Fastidas, Personnages muets.

La Scene est à Paris, dans la maison de Philandre.

LE



LE PHILANTROPE

O U

L'AMY

DE TOUT LE MONDE.

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

LISIMON, CLARINE.

CLARINE.

EN verité, Monsieur, vous avez eu bien tort de ne m'avoir pas mise plutôt dans vos interêts; je vous aurois conseillé de ne pas tant différer à demander Hortense en mariage.

LISIMON.

Que veux-tu, ma chere Clarine; ce n'est que depuis huit jours que j'ai le bonheur de la

A 2

con-

connoître ; son pere a toujours été depuis à la Campagne, & j'attendois son retour pour faire la démarche que je vais faire aujourd'hui.

CLARINE.

Mais Hortense devoit bien vous avertir que sa Mere étoit la maîtresse, & que son Pere ne suivoit que ses volontez.

LISIMON.

Comme nous n'avons pû encore nous voir qu'en secret & rarement, les momens m'ont paru trop précieux pour les employer à autre chose qu'à lui parler de mon amour ; & depuis quatre jours que je n'ai pû jouïr de cet avantage, je suis dans des inquiétudes mortelles.

CLARINE.

Et c'est apparemment ce qui vous a obligé aujourd'hui, Hortense & vous, de vous adresser à moi. Vous en aviez besoin, entre nous ; car depuis quatre jours, les choses ont bien changé de face. Hortense qui n'avoit qu'un bien médiocre, a tout d'un coup reçu une augmentation de dot de cent mille écus de la part d'un Oncle qui a fait fortune aux Indes.

LISIMON.

J'en avois déjà entendu parler.

CLARINE.

Oùï, mais vous ne sçavez pas que sur cette nouvelle, il se présente aujourd'hui des épouseurs en foule : & qu'il ne vous sera plus si aisé

aisé à présent d'obtenir Hortense, que lorsque vous étiez plus riche qu'elle.

LISIMON.

Mais, Clarine, on m'a assuré que Philandre son Père arrivoit ce matin de la Campagne. Si je prévenois mes Rivaux en m'offrant à lui à son arrivée?

CLARINE.

Et de quoi cela vous avanceroit-il? Il vous accepteroit d'abord pour gendre, comme il feroit cent autres qui se présenteroient. Oh, je vois bien que vous ne connoissez pas le caractère de mon Maître. Sa Philosophie ou plutôt sa folie, est de vouloir ne se chagriner de rien, & d'éviter toutes les occasions de chagriner les autres; & ce n'est pas sans raison qu'on l'appelle l'Ami de tout le monde.

LISIMON.

Ce n'est pas un grand défaut que cette bonté d'ame.

CLARINE.

Oüi, s'il n'outroit pas les choses, & si dans la crainte qu'il a de déplaire aux hommes il n'excusoit pas souvent en eux des défauts; & même des vices condamnez par toute la terre. Car enfin, son trop d'indulgence ne laisse pas de lui donner un grand ridicule dans le monde; mais le plaisant qu'il y a, c'est que nous lui voyons en même tems approuver deux excès contraires. Ce qui fait dire à bien des gens

A 3

que

que c'est une espece de fou , qui par ses paradoxes continuels , semble vouloir combattre & détruire toutes les opinions communes.

LISIMON.

Mais si on lui faisoit un véritable affront , le souffriroit-il tranquillement ?

CLARINE.

Je pense bien que non , & je le crois sensible au point d'honneur autant qu'un autre ; mais il ne le place pas où la plûpart des gens le veulent placer. Par exemple ; un jour sa Femme voulant pousser sa patience à bout , feignit d'en aimer un autre , & s'efforça de lui donner les plus cruels soupçons de sa vertu ; elle me détacha vers lui pour sçavoir de quelle maniere il prenoit la chose ; comme je m'efforçois de mon coté de lui persuader qu'il étoit dans le cas des maris infortunez , & qu'il devoit vanger son honneur outragé , il me répondit tranquillement qu'il ne se sentoit pas d'humeur à se chagriner d'un mal qu'il n'avoit pas fait , & qu'il ne trouvoit pas plus de honte pour un honnête homme à avoir une femme infidèle , qu'une montre qui n'iroit pas juste.

LISIMON.

C'est prendre assez bien les choses.

CLARINE.

Bon , il poussa l'extravagance bien plus loin , voyant que je le plaignois : Il me souvint qu'en ces occasions les galans étoient plus à plain-

à plaindre que les maris ; que les soins & les peines qu'ils se donnoient pour ravir le bien d'autrui , pouvoient que ce bien là leur manquoit pour être heureux ; & que les maris au contraire avoient souvent de trop de ce que les autres n'avoient pas assez.

LISIMON.

Tu me donnes-là une plaifante idée de son caractère. Mais parle-moi d'Hortense. Croistu que son changement de fortune n'aura pas changé ses sentiments pour moi !

CLARINE.

Oh pour cela non , je vous assure ; & lorsqu'ce matin elle m'a parlé de vous pour la première fois , c'étoit avec toutes les marques d'estime & de tendresse . . . Mais la voici qui vous les exprimera mieux que je ne pourrois faire.

SCENE II.

*LISIMON, HORTENSE,
CLARINE,*

HORTENSE.

AH Lisimon , quel plaisir pour moi de vous trouver ici. Clarine vous a-t-elle appris le bonheur qui m'est arrivé depuis que je ne vous ai vû ?

A 4

LI-

LISIMON.

Ah Madame! appelez-vous cette augmentation de fortune un bonheur, lorsqu'elle me fait naître un nombre de rivaux des plus redoutables?

HORTENSE.

N'êtes-vous pas sûr de mon cœur?

LISIMON.

Où; mais si j'en crois Clarine, vous n'êtes pas maîtresse de votre main; & d'ailleurs je perds le plaisir que je concevois de vous sacrifier le peu de bien que je possède, & de vous voir tenir tout de moi.

HORTENSE.

Et vous m'enviez cet avantage à moi? qui ne souhaitois cette fortune considérable que pour vous en faire part.

CLARINE.

Voilà de part & d'autre les plus beaux sentimens du monde; mais venons au fait. Je ne conseille pas à Monsieur de vous demander en mariage, que tous ses rivaux n'ayent été refusez; il n'est point connu ici; il se donnera auprès de Madame votre mere quel caractère il voudra, & prendra un chemin tout opposé à celui que les autres auront pris pour se faire congédier. J'ai déjà une idée en tête que je vous communiquerai dans le tems.

LISIMON.

Mais si avant ce tems, l'un de mes rivaux alloit être accepté.

CLA-

COMEDIE.

9

CLARINE.

Soyez sûr que Madame n'en acceptera aucun.

LISIMON.

Mais pourquoi?

CLARINE.

Parce que sûrement Monsieur les acceptera tous. Ne vous ai-je pas déjà fait concevoir que c'étoit un homme qui ne pouvoit refuser personne, qui ne vouloit point trouver de défauts dans autrui; Et sa femme au contraire, soit par temperament, soit par malice, tâche d'en découvrir dans tout le monde. Examinez-vous bien auparavant que de vous offrir. Quelle est par exemple votre passion dominante?

LISIMON.

Peux-tu me le demander? l'Amour. J'aime l'aimable Hortense; que pourra condamner Madame sa mere dans cette passion!

CLARINE.

Oh, bien des choses vraiment. Elle examinera d'abord votre maniere d'aimer. Si vous aimez trop, elle craindra que vous ne deveniez mari jaloux; si vous aimez foiblement, elle apprehendera que vous ne soyez mari commode. Ainsi des deux côtéz hors de cour & de procez, & vos offres déclarées nulles. Mais je l'entens, retirez-vous, je vous rejoindrai dans un moment.

A 5

SCE.

SCENE III.

CLARINE seule.

CEs pauvres enfans, cela me fait pitié, & indépendamment du présent considerable que Lisimon vient de me faire, je me sens toute l'inclination possible à lui rendre service.

SCENE IV.

DURAMINTE, CLARINE.

DURAMINTE.

AH Messieurs les Epouseurs vous n'avez qu'à venir vous presenter, je vous attens de pied ferme; tant que ma fille n'a eu que sa beauté en partage aucun n'a remué, & maintenant qu'elle a cent mille écus en mariage, vous venez de toutes parts vous offrir en foule. Oh j'y regarderai d'aussi près que vous; à present que me voilà en état de choisir, on n'obtiendra ma fille qu'à bonnes enseignes.

CLARINE.

Ma foi, Madame, ce sera fort bien fait d'éplucher tous ces petits Messieurs là, & de les examiner à fond sur leur bien, sur leur figure, sur leur conduite...

DURAMINTE.

Et sur-tout sur leurs caracteres. Ils savent que mon mari arrive ce matin de sa maison de campagne; & je ne doute point que
tous

tous ceux dont on m'a déjà parlé, ne viennent aussi-tôt lui demander sa fille en mariage; mais je les veux tous passer en revûë les uns après les autres, & sur le moindre défaut que j'y découvrirai, au rebut, au rebut. Heureuse si quelqu'un d'eux me pouvoit fournir l'occasion d'entrer en dispute avec mon mari.

CLARINE.

Hé Madame! sans vous attacher à vouloir quereller avec votre Epoux, n'avez-vous pas dans votre maison assez d'autres sujets dignes de votre colere? des Valets étourdis & fripons; un Cocher yvrogne, des Chevaux retifs: N'en est-ce pas assez pour donner carrière à votre humeur pétulante, sans me compter moi, qui suis peut-être la plus obstinée Soubrette que vous puissiez jamais rencontrer.

DURAMINTE.

Et c'est ce qu'il me faut, que des personnes comme toi, & non pas un mari comme celui que j'ai, le plus flegmatique & le plus indolent de tous les mortels. Ah l'insipide société que celle d'un homme qui ne s'émeut de rien! J'aimerois mieux je pense, un mari qui s'emportât contre moi jusqu'à me battre, que de n'être jamais contredite: quand je me sens en humeur de quereller, je veux que l'on me donne ma réplique.

CLARINE.

Cela est naturel: mais Monsieur ne vous
la-

la donne-t'il pas assez en approuvant ce que vous condamnez?

DURAMINTE.

Oüi; mais c'est avec un sang froid qui me desespere, & je voudrois du moins qu'il se fachat.

CLARINE.

Il le faut avoüer : vous êtes à plaindre de ce côté-là, depuis dix-sept ans que vous êtes en ménage n'avoir pû parvenir encore à faire enrager votre mari une seule fois, lorsque mille femmes qui ne vous valent pas, n'ont point tous les jours de plus agréables passe-tems.

SCENE V.

DURAMINTE, CLARINE,
JASMIN.

JASMIN.

Madame, voilà Monsieur qui vient d'arriver.

DURAMINTE.

Bon, tant mieux, je vais l'attendre ici pour le quereller plus à mon aise. Nous allons voir avec quelle tranquillité d'esprit il apprendra tous les desordres que le hazard a fait arriver dans sa maison depuis son absence. Laissez nous & donnez ordre là-bas qu'on fasse monter ici tous ceux qui demanderont à nous parler.

CLA-

CLARINE *à part.*

Allons d'abord trouver nos Amans, & les instruire de ce que j'ai projeté, pour faire donner également le mari & la femme dans le panneau.

SCENE VI.

PHILANDRE, DURAMINTE.

PHILANDRE.

Bon jour ma chere femme ; vous voyez l'homme du monde le plus content. Depuis l'agréable nouvelle que j'ai reçûe de votre frere, vous ne sçauriez croire combien de bons partis se sont vènus offrir à moi pour épouser notre fille Hortense.

DURAMINTE.

Ces gens-là sont bien impertinens : pourquoy vous aller trouver à deux lieuës quand je suis à Paris ?

PHILANDRE.

Il ne faut pas les blamer, ma femme, ils ont crû que j'étois le maître ; & d'ailleurs ils m'ont assuré qu'on les avoit tant effrayez de votre humeur, qu'ils trembloient à se presenter devant vous.

DURAMINTE.

Il faudra pourtant qu'ils y viennent, & l'on n'aura pas ma fille sans mon consentement.

PHI-

PHILANDRE.

C'est aussi ce que je leur ai dit, & ils doivent tous se rendre ici dans ce jour.

DURAMINTE.

Et lequel de tous ces gens-là voudriez-vous accepter pour gendre?

PHILANDRE.

En vérité ils m'ont paru tous si raisonnables, que je voudrois n'en refuser aucun. Monsieur Clinquant le Poëte, & Monsieur Babiolo le Musicien, ont composé là-bas un petit Divertissement sur les divers caractères de tous ces prétendans; ils viendront tantôt vous le faire entendre.

DURAMINTE.

Je crois que cela sera fort beau; un Divertissement de la composition de Clinquant & de Babiolo, dont on a sifflé le dernier Opera.

PHILANDRE.

Il est vrai qu'il n'a pas été du goût de tout le monde; mais je n'en estime pas moins ces Messieurs. Sçavez-vous bien qu'il faut beaucoup d'esprit pour faire un Ouvrage médiocre, & même un mauvais; & l'on devrait toujours sçavoir gré aux gens qui travaillent pour nous plaire, quoique le plus souvent ils n'y réussissent pas.

DURAMINTE.

Fort bien: mais il n'est pas question de cela maintenant, & j'ai de jolies nouvelles à vous

ap-

apprendre. La douceur avec laquelle vous traitez vos domestiques nous a causé de belles affaires pendant votre absence.

PHILANDRE.

Que seroit-ce? Vous voulez toujours m'effraier sur un rien.

DURAMINTE.

Hé! ouï ouï, sur un rien. Vous n'avez qu'à commencer à chercher mille écus; vôtre butor de Limosin a cassé la glace de votre grand miroir.

PHILANDRE.

Hélas! le pauvre garçon ne l'a pas fait par malice.

DURAMINTE.

Vraiment je le crois bien, mais la glace n'en est pas moins cassée.

PHILANDRE.

Il doit en être bien mortifié. Croyez moi, n'ajoutez point au chagrin qu'il en a, celui d'être accablé de vos reproches.

DURAMINTE.

Comment donc, mes reproches? je prétens le chasser, &

PHILANDRE.

Et pourquoi le chasser, s'il vous sert bien d'ailleurs, & s'il est fidele? Vous devez être presqu'assurée, que ce Valet ne cassera plus de glaces de miroir, ou du moins qu'il aura plus d'at-

d'attention à l'éviter qu'un autre que vous prendriez qui n'en auroit point encore cassées.

DURAMINTE.

Le beau raisonnement. ! Oh bien si vous faites grace à celui-là, faites donc pendre votre fripon de Falaise qu'on a surpris déroband votre vaisselle d'argent.

PHILANDRE.

Il ne la pas emportée?

DURAMINTE.

Non, mais ce n'est pas sa faute, car il a été pris sur le fait; & j'attendois votre retour pour voir ce que vous prétendez faire de ce voleur.

PHILANDRE.

Oh pour celui là mon sentiment est . . . qu'on lui paye ses gages & qu'on le renvoie.

DURAMINTE.

Comment donc lui payer ses gages? Employons les plutôt à le faire pendre.

PHILANDRE.

Ah ma Femme, ne faisons pendre personne, plaignons plutôt ce malheureux, & rendons grace au Ciel d'être nez dans un certain état, & avec de certaines inclinations.

DURAMINTE.

Que voulez-vous dire par là?

PHILANDRE.

Je veux dire que souvent tel est superbe de sa sagesse & de sa probité, qui peut être ne vaudroit

droit pas mieux que ceux qu'il condamne & qu'il déteste s'il se trouvoit dans les mêmes circonstances. Puisque la volonté de ce misérable n'a point eu d'effet: demeurons en repos.

DURAMINTE.

Allez vous mériteriez qu'il vous eût emporté tout votre bien. Mais voici vôtre Cocher dans un joli état, excusez encore son yvrognerie.

SCENE VII.

PHILANDRE, DURAMINTE
L'ÉTRILLE.

PHILANDRE.

Qu'est-ce qu'il y a, mon pauvre l'Étrille?

L'ÉTRILLE.

Oh passableu, Monsieur, il n'y a pas moyen de vivre avec vos chevaux, ils n'entendent ni rime ni raison.

PHILANDRE.

Il y a quelque fois des expressions aussi plaisantes.

DURAMINTE.

Oüi, tout-a fait récréatives.

L'ÉTRILLE.

Je les conduisois avec votre carosse où vous m'aviez dit, & me reposois sur ce qu'ils étoient

B

sou-

souvent retifs ; mais il leur a pris tout d'un coup un caprice & des transports..... Croyez-vous bien qu'ils ont eu l'insolence de me renverser de dessus mon siege?

DURAMINTE.

C'est bien plutôt le vin qui t'a renversé, yvrogne que tu es.

L'ÉTRILLE.

Le vin me renverse, moi ; au contraire, c'est ordinairement ce qui me soutient.

DURAMINTE.

Et où est mon carosse?

L'ÉTRILLE.

Vôtre carosse, Madame? je crois que vous n'en avez plus, vos chevaux l'ont mis en pièces, & cependant foi de Cocher, ils n'ont bu d'aujourd'hui que de l'eau.

DURAMINTE.

Et que font-ils devenus enfin?

L'ÉTRILLE.

On les a arrêtés.

PHILANDRE.

Ah ! heureusement il n'y a que demi mal. Et qui a eu la bonté de les retenir ? il faut récompenser ces gens-là.

L'ÉTRILLE.

Ce sont plusieurs petits Marchands, dont ils ont renversé l'étalage, & qui ont eu la bonté, comme vous dites, de les mettre entre

les

les mains d'un Commissaire qui les a envoyez en fourriere.

DURAMINTE.

Justement pour nous faire payer le dégât qu'ils ont fait?

PHILANDRE.

Cela est juste.

DURAMINTE.

Comment, cela est juste?

PHILANDRE.

Oüi les maîtres sont responsables de leurs domestiques & de leurs chevaux.

DURAMINTE.

Mais est-il juste que l'yvrogerie de votre Cocher nous mette dans un tel embarras?

L'ÉTRILLE.

Oüi, cela est juste; car je me suis enyvré à votre santé & de vos deniers. Monsieur m'a donné pour boire, & j'ai bû.

DURAMINTE.

Mais on t'avoit donné de l'argent pour boire & non pour t'enyvrer.

L'ÉTRILLE.

Oh Madame, on ne peut trop faire d'honneur aux liberalitez d'un Maître comme Monsieur, & d'ailleurs quel plaisir y auroit-il de boire, si l'on ne s'en ressentoit pas?

DURAMINTE.

Et vous pouvez avoir la patience d'entendre toutes ses raisons?

PHILANDRE.

Je ne les trouve point si mauvaises ; son plaisir est de boire, il s'y est abandonné, le vin l'a surpris.

L'ÉTRILLE.

Non Monsieur, le vin ne me surprend jamais, je bois toujours pour m'enyvrer. Je vous ai ouï dire cent fois à vous-même qu'il falloit chercher sans cesse à se rendre heureux, & je ne le suis jamais tant que quand je suis yvre ; je ne songe plus que je sois Cocher, je m'imagine que la terre n'est pas digne de me porter, c'est pourquoi je vais boire sur nouveaux frais, pour travailler de plus en plus à mon bonheur.

SCENE VIII.

PHILANDRE, DURAMINTE,

PHILANDRE.

Sa naïveté me réjouit : tout ce que je crains, c'est qu'il n'altère sa santé.

DURAMINTE.

Quel dommage !

SCENE IX.

PHILANDRE, DURAMINTE,

CLARINE.

CLARINE.

OH pour le coup, Monsieur, voici un bon parti que je vous amène ! & Madame aura bien

bien de la peine à ne se pas rendre à ses belles manieres. En arrivant dans cette cour il a fait mettre ses chevaux gris pomelez dans votre écurie, & son carosse sous votre remise. Il a donné vingt Louïs à vos gens pour boire à sa santé.

DURAMINTE.

Et quel est ce fou-là?

CLARINE.

Ma foi je ne sçai, Mais il me paroît que l'argent ne lui coûte gueres. Le voici.

SCENE X.

PHILANDRE, DURAMINTE,
FASTIDAS *suivi de ses Laquais*,
CLARINE.

FASTIDAS.

Monsieur, ayant appris en arrivant que votre carosse avoit été endommagé, je viens de faire mettre le mien sous votre remise, & mes chevaux dans votre écurie, & c'est un petit présent que je vous prie d'accepter.

PHILANDRE.

Monsieur, je suis confus de la galanterie que vous me faites, & . . .

FASTIDAS.

Fi donc, ne parlons plus de cela, c'est une bagatelle, j'en ai encore trois à votre service:

B 3

par-

parlons d'une autre affaire. Je viens vous demander votre fille en mariage.

DURAMINTE.

Monsieur, c'est bien de l'honneur que vous nous faites ; vous croyez peut-être notre fille plus riche qu'elle n'est.

FASTIDAS.

Madame, je sçais qu'elle n'a que cent mille écus, mais je la veux plus pour son mérite & pour sa beauté, que pour toute autre chose.

PHILANDRE.

Ah ma femme cela est bien genereux!

DURAMINTE.

Oùï, mais il faut examiner auparavant si elle convient à Monsieur, & si Monsieur lui convient. Il a du bien apparemment, ses belles manieres le font assez présumer.

FASTIDAS.

Je ne possède plus que huit cent mille francs.

PHILANDRE.

Huit cent mille francs, ma femme!

DURAMINTE.

Taisez-vous. Monsieur, c'est beaucoup plus que ma fille n'en mérite, mais avec tout cela je vous dirai que je regarde plus au caractère d'une personne qu'à son opulence, & vous me permettrez de m'informer un peu du vôtre, avant que d'aller plus loin.

FA-

FASTIDAS.

Ah Madame, c'est ce que je demande ! le nom de Fastidas est assez connu dans la Finance, & chacun vous dira qu'il n'y a personne en France qui fasse une plus belle figure que moi. Rien ne me coûte, je prens tous les jours de nouveaux domestiques & n'en renvoye jamais aucun. J'ai régulièrement une douzaine de beaux esprits à ma table. Je donne mille écus d'une Epître Dédicatoire ; il y a cent Poëtes dans Paris revêtus de ma Garderobe.

CLARINE.

Si vous entrepreniez d'habiller tous ceux qui restent encore déguenillez, vos huit cent mille francs n'iroient pas loin.

FASTIDAS.

Que voulez-vous, c'est mon humeur ? J'achete tout ce qui est à vendre, & ne garde jamais rien. Montres, Bagues & autres Bijoux tout cela passe dans un instant de mes mains dans celles du premier qui le vante !

CLARINE.

Ah ! Monsieur, que vous avez là une jolie Tabatiere.

FASTIDAS.

Tiens, ma chere, c'est pour toi.

CLARINE *prenant la Tabatiere.*

Monsieur, je vous remercie.

DURAMINTE.

Que faites-vous, Clarine ? Rendez cela

tout à l'heure à Monsieur, je vous trouve bien hardie de le priver de sa Tabatiere,

CLARINE.

Ce n'est pas Monsieur que j'en prive, Madame, mais c'est le premier qui l'auroit vanté après moi.

FASTIDAS.

Elle n'est que de cinquante pistoles, Madame, c'est une bagatelle.

PHILANDRE.

Ma femme, après des actions si généreuses pouvons-nous balancer un moment?

DURAMINTE.

Oh encore une fois taisez-vous. Monsieur je vous trouvois trop de bien pour ma fille, mais je commence à m'apercevoir que vous n'en avez pas assez. Et comment avec tant de prodigalité avez-vous pû conserver huit cent mille francs?

FASTIDAS.

Bon, mon pere m'a laissé en mourant deux millions.

DURAMINTE.

Et y a-t-il long-tems qu'il est mort?

FASTIDAS.

Un an environ.

DURAMINTE.

Douze cent mil francs dissipez en si peu de tems; mais Monsieur si vous alliez toujours du

du même train, avec les cent mille écus que je donne à ma fille & les huit cent mille francs qui vous restent, vous redevriez encore cent mille francs au bout de l'année.

FASTIDAS.

Bon, bon, à quoi vous amusez-vous d'aller calculer tout cela? Je ne me fais jamais rendre compte moi; j'ai un Intendant Manceau qui regle toutes mes affaires, je ne me mêle que de signer le total au bout du mois.

CLARINE.

Voilà une Maison en de bonnes mains.

FASTIDAS.

Helas, le pauvre homme se plaint souvent qu'il y met encore du sien.

PHILANDRE.

Ah! Monsieur que je vous embrasse, je suis charmé de votre caractère: vous méritiez de naitre Prince avec une si belle ame. En effet y a-t-il rien de si beau que de se faire honneur de son bien? quelle volupté que d'en faire part aux autres. C'est se mettre, pour ainsi dire, au dessus de l'homme que de s'attacher sans cesse à faire des heureux.

DURAMINTE.

Oüi, mais à force de faire des heureux, on devient à son tour misérable, & souvent criminel; c'est le sort des prodiges.

PHILANDRE.

Bon , bon , un prodigue ne vas pas chercher des chagrins dans l'avenir ; il jouit avec douceur du tems present au milieu des loüanges qu'on lui donne ; il se rappelle avec plaisir le passé à la vûë de ceux sur qui il a repandu ses bienfaits.

DURAMINTE.

Et s'il n'a obligé que des ingrats ?

PHILANDRE.

Des ingrats ? il n'y en a point dans le monde ; & ce que vous apellez souvent ingratitude, n'est quelque fois qu'un manque de mémoire.

DURAMINTE.

Vous voulez me foutenir qu'il n'y a point d'ingrats ?

PHILANDRE.

Hé bien, quand il y en auroit ; n'est ce pas toujours une espèce de plaisir pour ceux qui ont obligé , que le droit d'avoir des reproches à leur faire.

DURAMINTE.

Tout cela & est bel & bon ; mais Monsieur, dont je suis la très humble servante , me permettra de lui refuser ma fille. Je ne veux pas après une année de bombance, la voir malheureuse pour le reste de ses jours. Monsieur n'a qu'à remmener ses chevaux & son carosse.

FASTIDAS.

C'est assez m'en dire, Madame, & les gens
|de

de mon humeur ont bientôt pris leur part.
Monsieur je suis votre très-humble serviteur.

S C E N E X I.

*PHILANDRE, DURAMINTE,
CLARINE.*

DURAMINTE.

CEla vous fait un peu enrager, mon mari,
avoüez-le franchement.

PHILANDRE.

Moi? point du tout; pour le consoler de
votre refus j'avois envie d'accepter son Caros-
se, persuadé que je suis, que le plus grand cha-
grin qu'on puisse faire à un Prodiges, c'est de
refuser ce qu'il nous donne; & je ne veux cha-
griner personne.

DURAMINTE.

Ah je le vois bien! Mais que nous veut en-
core cette figure heteroclite!

PHILANDRE.

Ah ma femme, c'est un de ces Messieurs,
qui m'a fait l'honneur de venir me trouver à ma
campagne, un homme fort riche & fort ar-
rangé.

CLARINE.

Nous allons bientôt voir ce qu'il a dans
l'ame.

SCE-

SCENE XII.

*PHILANDRE, DURAMINTE,
FORMICIN, CLARINE.*

FORMICIN.

Monsieur, sur la parole que vous m'avez donnée, je me rends ici pour terminer l'affaire dont je vous ay parlé.

PHILANDRE.

Monsieur, foyez le bien venu.

DURAMINTE.

Peut-on sçavoir, Monsieur, quelle parole vous a donné mon mari, & de quelle affaire il s'agit?

FORMICIN.

D'épouser votre Fille, Madame.

DURAMINTE.

Mais, Monsieur, vous ignorez sans doute que c'étoit à moi que vous deviez vous adresser?

FORMICIN.

Madame, j'en ai porté les premières paroles à Monsieur, & je venois ici dans le dessein de vous prier de joindre votre consentement au sien.

DURAMINTE.

Mon mari, Monsieur, est un homme un peu facile, il n'a pas la force de refuser personne, c'est son temperament; mais pour moi j'examine d'un peu plus près les choses, & le ma-

mariage m'en paroît une assez délicate pour devoir y faire beaucoup d'attention. Qui êtes-vous, Monsieur?

FORMICIN.

Madame, je suis un vieux Garçon qui par son épargne en faisant plaisir à tout le monde sur de bons gages, ai trouvé le moyen d'amasser trois cent mille francs. Je n'ai jamais dépensé un sol mal à propos, je me suis même souvent passé du nécessaire; de sorte que maintenant j'ai plus de cent mille écus d'argent comptant.

PHILANDRE.

Ma femme, voilà justement notre affaire.

DURAMINTE.

Un peu de patience. Monsieur, vous allez sans doute prendre équipage, si vous ne l'avez déjà.

FORMICIN.

Moi, Madame, Dieu m'en garde, je ne donne point dans de pareilles folies; je n'ai pas seulement un valet pour me servir, je fais ma cuisine moi-même.

CLARINE.

Vous devez faire une petite chère bien délicate.

FORMICIN.

Personne ne s'en plaint,

CLA-

CLARINE.

C'est-à-dire, que vous mangez toujours à votre petit couvert.

DURAMINTE.

Et si vous épousiez ma fille, Monsieur, quel seroit votre dessein? quelle figure lui feriez-vous faire dans le monde? Je vous avertis qu'elle aime un peu les grands airs.

FORMICIN.

Ah Madame, je l'aurois bien-tôt faite à mon humeur. Je lui ferois doucement entendre l'avantage qu'il a de garder une poire pour la soif; & renfermant les cent mille écus qu'on dit que vous lui donnez en mariage avec les cent mille que je possède, nous dormirions tranquilles auprès de notre bien, & goûterions le plaisir d'être sûrs de ne manquer de rien pour l'avenir, & de voir toujours les autres plus malheureux que nous.

PHILANDRE.

Cela n'est point si mal raisonné, ma femme.

DURAMINTE.

Comment, vous qui louiez tout à l'heure la prodigalité, vous pouvez approuver la manière de penser de Monsieur? est-il rien de plus indigne & de plus bas que l'avarice?

PHILANDRE.

Il est vrai que l'avarice est décriée dans le monde, mais c'est par une espee de vengeance

ce

ce de la part de ceux qui ont dépensé leur bien. Ne pouvant empêcher les avarés de se croire heureux, il leur ont refusé la douceur d'être reconnus pour tels. Je ne disconviendrai point qu'il ne puisse y avoir de l'illusion dans le procédé de Monsieur; mais je dis qu'il s'en faut bien qu'il soit aussi déraisonnable que vous le faites.

DURAMINTE.

Ah voici donc la Thèse changée, & pour ne pas chagriner Monsieur, vous allez dire tout le contraire de ce que vous disiez tout à l'heure à l'autre.

PHILANDRE.

En donnant une maniere de loüange à l'avarice, je ne prétends pas condamner la prodigalité. Il y a deux sortes de plaisir à faire usage de ses biens; celui de la jouissance, & celui de l'opinion. Le plaisir de la jouissance n'est pas le plus considérable, l'habitude en fait perdre le goût: mais il n'en est pas de même des plaisirs de l'opinion, comme leur objet n'est pas solide, on n'en est jamais rassasié. Par exemple; qu'un autre que Monsieur ait cent mille écus, & qu'il en achette une Terre, voilà son opinion bornée à l'image de cette Terre; mais celle de Monsieur s'étend infiniment davantage: en ne se défaisant point de son argent, son opinion est toujours riche de tout ce qu'on peut avoir dans le monde pour cent mille écus.

FOR-

FORMICIN.

Après cela, Madame, je crois que vous n'avez plus rien à dire sur ma conduite.

DURAMINTE.

Oh rien du tout, Monsieur; je vous dirai seulement que vous n'aurez jamais ma fille; je ne prétends pas qu'elle soit logée, vêtue & nourrie en idée.

CLARINE.

Madame a raison, & je crois qu'avec un homme de votre âge, elle auroit bien d'autres idées à se former.

FORMICIN.

Ainsi je vois bien qu'il n'y a rien à faire ici pour moi. Je vous donne le bon-jour,

SCENE XIII.

*PHILANDRE, DURAMINTE,
CLARINE.*

PHILANDRE.

EN vérité, ma femme, je crois que vous venez de refuser là deux bons partis.

DURAMINTE.

Laissez-moi, & ne me parlez jamais.

PHILANDRE.

Mais enfin si un conseil. . . .

SCE-

SCENE XIV.

PHILANDRE, DURAMINTE,
 RONDIN, CLARINE.

RONDIN.

J'Entre sans dire gare. Holà vous autres,
 n'est-ce point ici qu'il y a une fille à marier?

CLARINE.

L'abord est familier.

RONDIN.

Serviteur à toute la Compagnie!

à Philandre.

Je vois à votre mine doucette que c'est à
 vous à qui j'ai affaire. Me connoissez-vous?

PHILANDRE.

Non, Monsieur, je n'ai pas cet honneur.

RONDIN.

Je me nomme Jacques Rondin, fils de
 Christophe Rondin, de son vivant Mouleur de
 Bois. Je viens vous demander votre fille en
 mariage; on m'a dit qu'elle étoit un peu égril-
 lade, & qu'il falloit se hâter.

CLARINE.

Voilà une plaisante maniere de parler: Et
 pour qui prenez-vous donc ma jeune Maîtresse?

RONDIN.

Tu me paroît toi une bonne piece de ména-
 ge, & le drôle qui t'aura, n'aura qu'à se bien tenir.

C

CLA-

CLARINE.

Voilà un plaisant homme , de me tutoyer ainsi devant mon Maître & ma Maîtresse , sans m'avoir jamais vû.

RONDIN.

Parbleu je te trouve bien plus plaisante toi, de mettre ton nez dans la conversation , avant que ton Maître & ta Maîtresse m'ayent encore répondu.

DURAMINTE.

Taisez-vous, Clarine. Il est vrai , Monsieur , que ma fille est à marier , mais je me suis renduë un peu difficile sur le choix de son Epoux; on est si trompé tous les jours , & le monde est si rempli de fourbes!

RONDIN.

Oh! parbleu on ne me reprochera pas cela, je vais rondement dans toutes mes manieres; & si j'ai un défaut, c'est d'être trop sincere.

DURAMINTE.

C'en est souvent un plus grand qu'on ne pense, & la politesse est une si belle chose.

RONDIN.

Si donc de la politesse, je ne veux point de cela. La politesse est, dit-on, toujours accompagnée de fausseté.

A Duraminte.

Faites paroître votre fille, & je vous dirai
fran-

franchement si la moulure m'en plaît , ou non ;
est-elle jeune d'abord ?

CLARINE.

O Ciel ! peut-on demander cela en voyant
Madame ? Vous devez plutôt vous étonner
qu'elle ait une fille à marier.

RONDIN.

Parbleu tu te moques de moi , & Madame
me paroît une femme de trente-cinq à quaran-
te ans.

CLARINE.

Ah quelle injure ! Monsieur , vous n'y pen-
sez pas.

RONDIN.

Ma foi , je le dis , parce que je le pense
Que voulez vous , je suis sincère ?

DURAMINTE.

C'est pousser la sincérité un peu loin.

RONDIN.

Dame je suis fâché que cela vous fâche , &
je ne sçavois pas que vous vous piquassiez en-
core de jeunesse ; je ne m'étonne pas si vous
vous rendez si difficile sur le choix d'un gendre ;
c'est apparemment que vous ne voulez pas de-
venir si tôt Grand'Mere.

DURAMINTE.

Mais Monsieur , il semble que vous ne soyez
venu ici que pour m'insulter.

RONDIN.

Moi, Dieu m'en garde, je n'ai deffein d'offenfer perfonne: aimeriez-vous mieux un flatteur qui vous donnât des loüanges?

CLARINE.

Ma foi, ce feroit encore pis, elles font prefque toujours intereffées. Les petits ne loüent que pour obtenir, les grands pour ne rien donner, les égaux pour être loüez à leur tour.

RONDIN.

Oh, pour moi, je ne veux pas qu'on me louë, & l'on ne me fçauroit faire un plus grand plaifir que de me dire mes veritez.

CLARINE.

Elles ne doivent pourtant pas être fort agréables pour vous.

DURAMINTE.

Hé bien, Monsieur, puisque vous aimez que l'on vous dife vos veritez, aprenez qu'il n'y a rien dans le monde de plus impertinent que vous, & qu'un fincere à contre-tems est un homme banniffable de toutes les focietez.

PHILANDRE.

Ah, ma femme, que dites-vous là! que l'on feroit heureux de trouver toujours de pareils amis! Oüi, Monsieur, je veux être le vôtre, votre fincerité me charme, & . . .

RONDIN.

Vous voulez être mon ami? & quelle obligation-

gation vous en aurai-je? on dit que vous l'êtes de tout le genre humain.

CLARINE.

Bon; notre Maître aura aussi son fait.

RONDIN.

Allez, allez, soyez seulement mon Beau-pere, c'est tout ce que je vous demande à présent.

DURAMINTE.

Mais vous ne sçavez pas, Monsieur, que je suis la Maîtresse, & que mon mari ne fait rien sans ma permission.

RONDIN.

Ma foi, tant pis pour lui; & un homme est un benêt quand il se laisse conduire par sa femme.

CLARINE.

Allons, Monsieur, répondez donc. N'allez vous pas encore louer Monsieur sur sa sincérité?

PHILANDRE.

Pourquoi voulez-vous que je le condamne? Monsieur sur le champ dit avec franchise aux gens ce qu'il pense d'eux. Si ce qu'il pense est faux, cela ne doit point offenser celui à qui il parle; & si ce qu'il dit est une vérité chagrinante, ne vaut-il pas mieux que celui qu'elle regarde la sçache d'abord du premier qui la découvre, que de ne l'apprendre qu'après qu'el-

qu'elle auroit couru par toutes les bouches des médifans?

RONDIN.

Oh, j'ai cela de bon moi, je ne parle jamais des gens en arriere d'eux.

DURAMINTE.

Il faut donc vous dire aussi les choses en face, & vous déclarer que votre franchise & votre personne ne me conviennent en aucune façon, & que vous pouvez aller chercher une femme ailleurs.

RONDIN.

Hé bien, voilà parler, cela; & je vous dirai moi de mon côté, que je ne m'en soucie gueres. J'étoi, venu & je m'en retourne; aussi bien quand nos voisines de la Grenoüillieres ont sçu ce matin que je m'allois marier, elles m'ont demandé en passant, *Allez-vous au bois, Cadet, allez-vous au bois?* Adieu jusqu'au revoir.

SCENE XV.

PHILANDRE, DURAMINTE,
CLARINE.

CLARINE.

IL faut avoüer que voilà un homme bien impoli; voyons si celui-ci aura de plus belles manieres.

SCE-

SCENE XVI.

*PHILANDRE, DURAMINTE,
DOUILLET, CLARINE.*

DOUILLET.

Monsieur, je ne sçais pas si j'ai l'honneur
d'être connu de vous?

PHILANDRE.

Non, Monsieur.

DOUILLET.

Je me nomme Doüillet.

PHILANDRE.

Monsieur, puis-je sçavoir quel sujet vous
amene?

DOUILLET.

J'ai appris que plusieurs personnes vous
avoient déjà demandé votre fille en mariage;
mais que les sentimens de Madame ne s'étoient
point accordez jusqu'ici avec les vôtres sur le
choix de son Epoux. Les défauts des préten-
dans ont causé apparemment votre dispute,
c'est ce que je ne crains point sur mon sujet;
on ne me reprochera ni l'ambition, ni l'envie,
ni l'ingratitude, encore moins d'avoir détourné
les Déniers de l'Etat; d'avoir chassé quelqu'un
de son poste; d'avoir mal jugé, mal combattu,
trop vendu; je suis à couvert de tous ces vices;
je ne suis, grace au Ciel, ni Financier, ni Cour-
tifan, ni Juge, ni Guerrier, ni Marchand.

C 4

DU-

DURAMINTE.

Et qu'êtes vous donc ?

DOUILLET.

Rien. J'ai du bien, je le depense sans prodigalité, & sans avarice. Je ne me donne aucun soin. On me leve, on m'habille, on me des-habille, on me couche.

CLARINE.

Cela est bien commode.

DOUILLET.

On marche, on lit, on écrit pour moi; je bois, je mange & je dors : voilà mon plus fort exercice.

CLARINE.

Vous verrez que cet homme-là ne se donnera pas seulement la peine d'être lui-même le pere de ses enfans.

DOUILLET.

A vous dire le vrai, je ne me marie que pour avoir une compagnie pour me faire passer le tems.

DURAMINTE.

Je crois qu'en effet une pareille vie doit vous ennuyer ?

DOUILLET.

Point du tout, j'y suis accoutumé, je suis ennemi du travail.

DURAMINTE.

Mais quoi ! N'avez-vous point quelque Charge, qui vous donne du moins un nom dans le monde ?

DOUIL-

DOUILLET.

En aucune façon. Une Charge sans l'exercer, ne laisse pas de demander des soins que je suis incapable de me donner. Je ne veux augmenter mon revenu ni le diminuer.

PHILANDRE.

Monsieur a raison. Quelle douceur de n'avoir de compte à rendre à personne!

DURAMINTE.

La plaisante félicité que de vivre sans rien faire! Je voudrois bien vous demander quelle figure fait aujourd'hui un paresseux dans le monde? de quelle utilité est-il à la société? Je vous déclare que je ne veux point pour gendre un homme oisif.

CLARINE.

Je suis du sentiment de Madame, il faut à sa fille un homme qui travaille. Oh, je suis ennemie mortelle de la paresse.

PHILANDRE.

Et moi je vous dirai bien plus: J'estime que la paresse est la seule qualité qui renferme de la perfection.

CLARINE.

En voilà bien d'une autre.

PHILANDRE.

La situation où elle nous met, marque que nous sommes tels qu'il faut pour être heureux. Tout ce qui a le nom de vertu, nous fait aspirer à quelque chose que nous ne possédons

dons pas; mais la paresse en nous laissant comme nous sommes prouve qu'il ne nous manque rien.

CLARINE à *Douillet*.

Après tout ce beau raisonnement-là, croyez-moi, Monsieur, allez vous reposer.

DURAMINTE.

Clarine a raison, & je croirai, Monsieur, vous rendre service en vous refusant ma fille. Le mariage, croyez-moi, ne convient point à un homme de votre humeur; il est plein d'embarras, & a souvent des suites fâcheuses qui pourroient alterer votre tranquillité.

DOUILLET.

Ma foi, Madame, je crois que vous avez raison. Hola, mes Porteurs.

SCENE XVII.

PHILANDRE, DURAMINTE,
DOUILLET, CLARINE,
JASMIN.

JASMIN.

ILs sont dans l'Antichambre, souhaitez-vous qu'ils entrent jusq'ici?

DOUILLET.

Non non, je veux bien me donner la peine d'aller jusques-là.

CLA-

CLARINE.

Vous avez raison, de tems en tems un peu d'exercice est nécessaire à la santé.

DOUILLET.

Monseigneur, tout à vous, Madame puisqu'il faut à votre fille un époux qui travaille, je vous le souhaite.

SCENE XVIII.

*PHILANDRE, DURAMINTE,
CLARINE.*

PHILANDRE.

CLarine, en refusant cet homme, ma femme ne sçait ce qu'elle refuse.

CLARINE.

Et que refuse-t-elle après tout? rien.

DURAMINTE.

Quoi, je ne pourrai pas trouver un mari raisonnable pour ma fille! C'en est fait, je ne veux plus écouter personne.

CLARINE.

Ah! de grace, Madame, écoutez encore celui ci.

SCE-

SCENE XIX.

PHILANDRE, DURAMINTE,
LISIMON, CLARINE.

CLARINE, *bas à Lisimon.*

SONgez à bien joüer votre rôle.

LISIMON, *bas à Clarine*

Ne t'en mets point en peine.

à Philandre.

Mon sieur, c'est votre réputation qui vous attire aujourd'hui ma visite ; il y a long-tems que je cherche un véritablement honnête homme, un homme sans défauts, & l'on m'a assuré que je le trouverois en vous. J'avois autant d'ardeur de rencontrer une femme sincere, & Madame votre Epouse a, dit-on cette qualité sur toute autre.

DURAMINTE.

Hé bien, Monsieur, supposé que vous trouvasiez tout cela ici, de quel avantage cela pourroit-il être pour vous ?

LISIMON.

De quel avantage, Madame ? J'ai du bien, & je ferois tout mon bonheur de le partager avec une aimable personne qui devoit sa naissance & son éducation à des parens d'un mérite aussi rare.

DU-

DURAMINTE.

C'est à-dire, que vous venez nous demander notre fille en mariage.

LISIMON.

Oüi, Madame, c'est ce qui m'amene; & l'espoir de l'obtenir, est la seule chose qui m'a détourné du dessein que j'avois de me retirer pour jamais dans le desert le plus affreux, pour me séparer du reste des hommes.

PHILANDRE.

Et pourquoi, Monsieur?

LISIMON.

C'est que je les hais tous; jamais je ne les ai trouvés si méchans & si perfides qu'ils le sont aujourd'hui; la Nature semble être à son dernier degré de corruption.

PHILANDRE.

Vous avez là pour un jeune homme des sentimens bien cruels.

LISIMON.

Oh! je ne puis assez vous les exprimer; mais si je hais les méchans, je hais encore plus ceux qui les excusent dans leurs vices; ces gens qui trouvent tout bon, & qui n'ont pas la force de haïr personne.

CLARINE.

Madame, voici justement ce qu'il vous falloit pour faire enrager votre mari.

PHI-

PHILANDRE.

Et pourquoi, Monsieur, voulez-vous haïr quelqu'un? La peine est toute du côté de celui qui haït. Et pourquoi voulez-vous vous faire de la peine parce que vous ne croyez pas les autres raisonnables? Mon caractère est bien différent du vôtre; je ne cherche tous les jours qu'à me faire des amis, & . . .

LISIMON.

Qu'entens-je! Des amis; & y en a-t-il dans le monde? Chacun s'aime & n'aime que soi. Tout se réduit là: l'amitié n'est qu'une chimère, ou plutôt une espèce de trêve que les hommes font entr'eux, à la haine qu'ils ont naturellement les uns pour les autres.

PHILANDRE.

Ah Monsieur, puisque vous pensez de la sorte, allez plutôt vous renfermer dans votre désert, vous ne méritez pas de vivre avec les hommes, & moins avec moi qu'avec tout autre, & ma fille n'est pas pour vous.

LISIMON.

Ah, j'y renonce de bon cœur, il suffit qu'elle vous appartienne. Je reconnois qu'on m'a trompé dans l'idée qu'on m'a donné de vous, & je vais suivre mon premier dessein.

DURAMINTE.

Arrêtez, Monsieur; mon mari vous refuse, & moi je vous accepte, vous cherchiez un homme

me

me sans défauts & une femme sincere; vous ne trouvez que la moitié de ce que vous cherchez, il faut vous contenter.

LISIMON.

Ah, Madame, comment pourrai-je vivre avec un esprit de sa sorte?

DURAMINTE.

J'y vis bien moi, Monsieur, allez, allez, quand nous serons deux à le combattre, nous le mettrons bien à la raison.

LISIMON.

Je vois tant de rapport de votre humeur à la mienne, Madame, que je crois ne pouvoir mieux faire que de sacrifier le repos de mes jours à ce qui vous fera plaisir, & me voila résolu d'épouser Mademoiselle votre fille.

DURAMINTE.

Ah je suis au comble de mes vœux! Venez Monsieur, je vais vous présenter à elle; & mon Mari dût-il en enrager, vous l'épouserez dès ce soir. Allons que l'on prepare tout pour le Divertissement.

CLARINE.

J'ai déjà entendu des violons là-dedans, qui commencent à s'accorder.

SCE-

SCENE DERNIERE.
 PHILANDRE, CLARINE.

CLARINE.

A La fin, Monsieur, vous voilà donc sorti de votre caractère.

PHILANDRE.

Moi? point du tout; & ce que j'en ai fait n'étoit que pour donner un Epoux à ma fille. Je ne blâme point la maniere de penser de ce jeune homme quoiqu'elle soit fort differente de la mienne.

CLARINE.

Hé bien, s'il est ainsi, apprenez qu'il pense tout autrement qu'il ne vous a parlé, & que tout ceci n'étoit qu'un stratagème amoureux concerté entre votre fille, lui & moi, pour faire donner votre femme dans le panneau.

PHILANDRE.

Je suis charmé de vous avoir si bien secouru sans être prevenu; ne détrompons ma femme que quand le mariage sera achevé, & voyons toujours le Divertissement.

F I N.

DIVERTISSEMENT.

ENTRÉE.

De plusieurs personnages de divers caractères.

PHILANDRE.

C'EST le plaisir qui justifie.

L'opinion fait le bonheur,

L'Avare avec soin multiplie

L'Or qu'il chérit avec ardeur,

Le prodigue le sacrifie,

L'ambitieux suit la grandeur,

L'Indolent la voit sans envie,

Le Brave fait tout pour l'honneur,

Et le poltron tout pour la vie.

C'est le plaisir qui justifie.

ENTRÉE.

HORTENSÈ.

Aux plus amoureux

On est pas toujours favorable,

On les plaint sans les rendre heureux.

Un jeune cœur ne se croit point coupable,

De préférer l'Amant le plus aimable,

Aux plus Amoureux.

ENTRÉE.

UN GASCON *indiscret.*

L'Amant discret a l'art de plaire;

Mais que son sort est rigoureux!

Cadedis, comment peut-il faire,

Pour se taire,

D

Quand

Quand on a couronné ses feux :
 Pour moi ce seroit un martyre ;
 J'estime moins dans l'Empire amoureux,
 Le plaisir d'être heureux,
 Que celui de le dire.

ENTRÉE.

UNE FEMME *grondeuse.*

Pour éviter un ennuyeux loisir,
 Toujours je gronde au gré de mon desir,
 Contre chacun je me déchaine,
 C'est enrichir sur le plaisir,
 Que de le choisir,
 Où les autres trouvent la peine.

VAUDEVILLE.

PHILANDRE.

HAir n'est point du tout mon fait ;
 La haine pour celui qui hait
 Est une peine sans seconde ;
 Au contraire il est doux d'aimer,
 Et j'aime à m'entendre nommer,
 Ami de tout le monde.

LA FEMME *d'un Jaloux.*

L'Amant discret par cent détours,
 Sçait réüssir dans ses amours,
 Sans que l'Époux jaloux en gronde.
 Heureux entre tous les Amans,
 Il peut se dire en même tems,
 Ami de tout le monde.

UN

UN FLATEUR.

L'Amour propre des grands Seigneurs,
 Fait le revenu des Flateurs.
 C'est où leur fortune se fonde.
 En parlant trop sincèrement,
 On n'est pas ordinairement,
 Ami de tout le monde.

RONDIN.

Quand j'aime, j'aime uniquement,
 Je parle toujours franchement,
 Comme le corps, j'ai l'ame ronde,
 Il ne faut rien faire à demi,
 Je compte pour rien un Ami,
 Ami de tout le monde.

UN YVROGNE.

Prêtez l'argent sans intérêt,
 Ne le redemandez jamais,
 Qu'en bon vin votre cave abonde.
 Ouvrez la porte à tous venans,
 Et vous serez en peu de tems,
 Ami de tout le monde.

UN GASCON.

Mille beautez de toutes parts,
 Vouloient surprendre mes regards,
 J'enchantois la brune & la blonde,
 D'une trentaine j'ai fait choix,
 On ne peut pas être à la fois,
 Ami de tout le monde.

UNE

UNE COQUETTE.

L'Epoux commode l'entend bien,
Il ne s'embarasse de rien.

Cependant chez lui tout abonde ;
Pour peu que sa femme ait d'esprit,
Il est bien tôt par son credit

Ami de tout le monde.

UN COMPLAISANT.

Aux Badauts donnez de l'Encens,
Aux Gascôns des repas friands,
Aux Bretons buvez à la ronde,
Ne demandez rien aux Normans,
Et vous ferez avec le tems

Ami de tout le monde.

UNE PETITE FILLÈ.

Maman n'entend pas bien cela,

De gronder lorsque mon Papa

S'en va de la brune à la blonde.

Je serois la femme à tretous,

Si je me voyois un Epoux

Ami de tout le monde.

AU PARTERRE.

C'est votre Jugement certain,

Qui des Pièces fait le destin ;

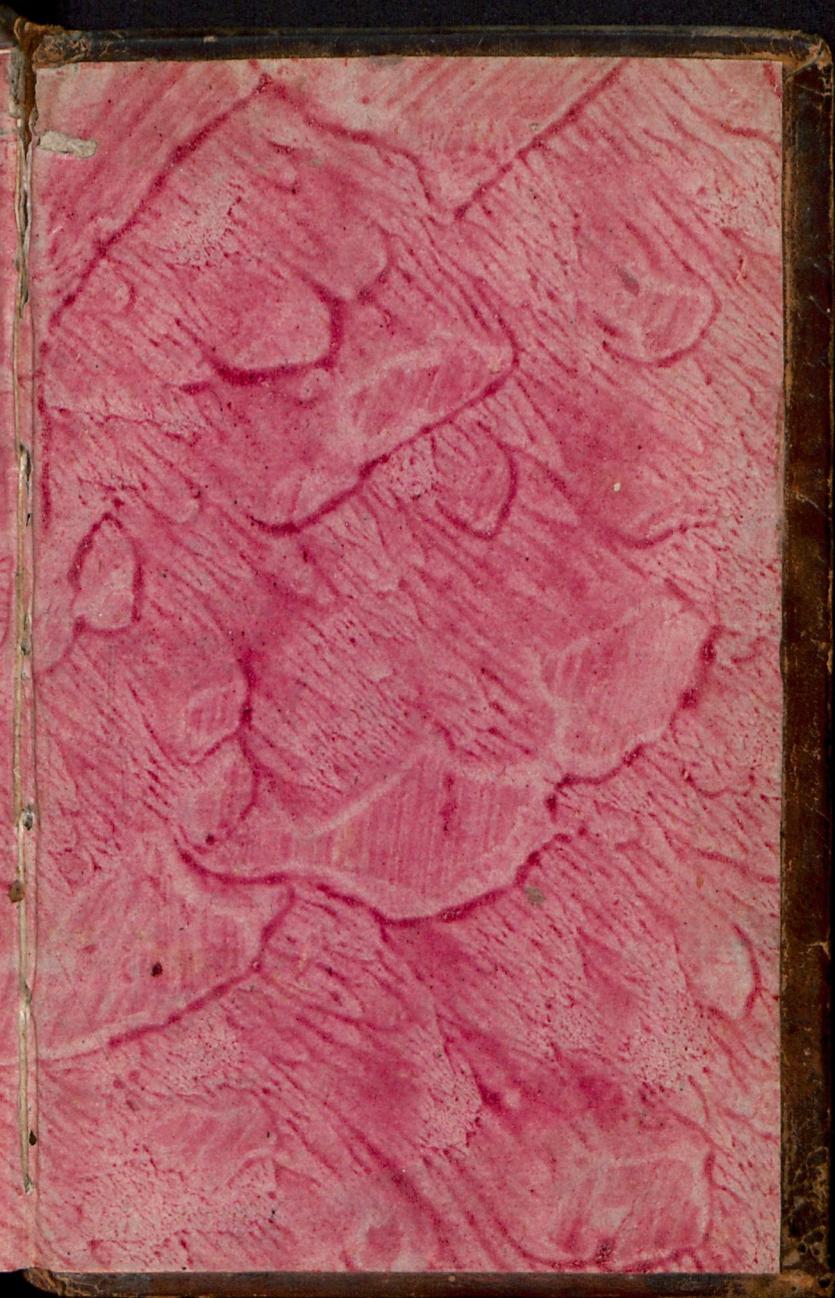
Sur votre goût chacun se fonde

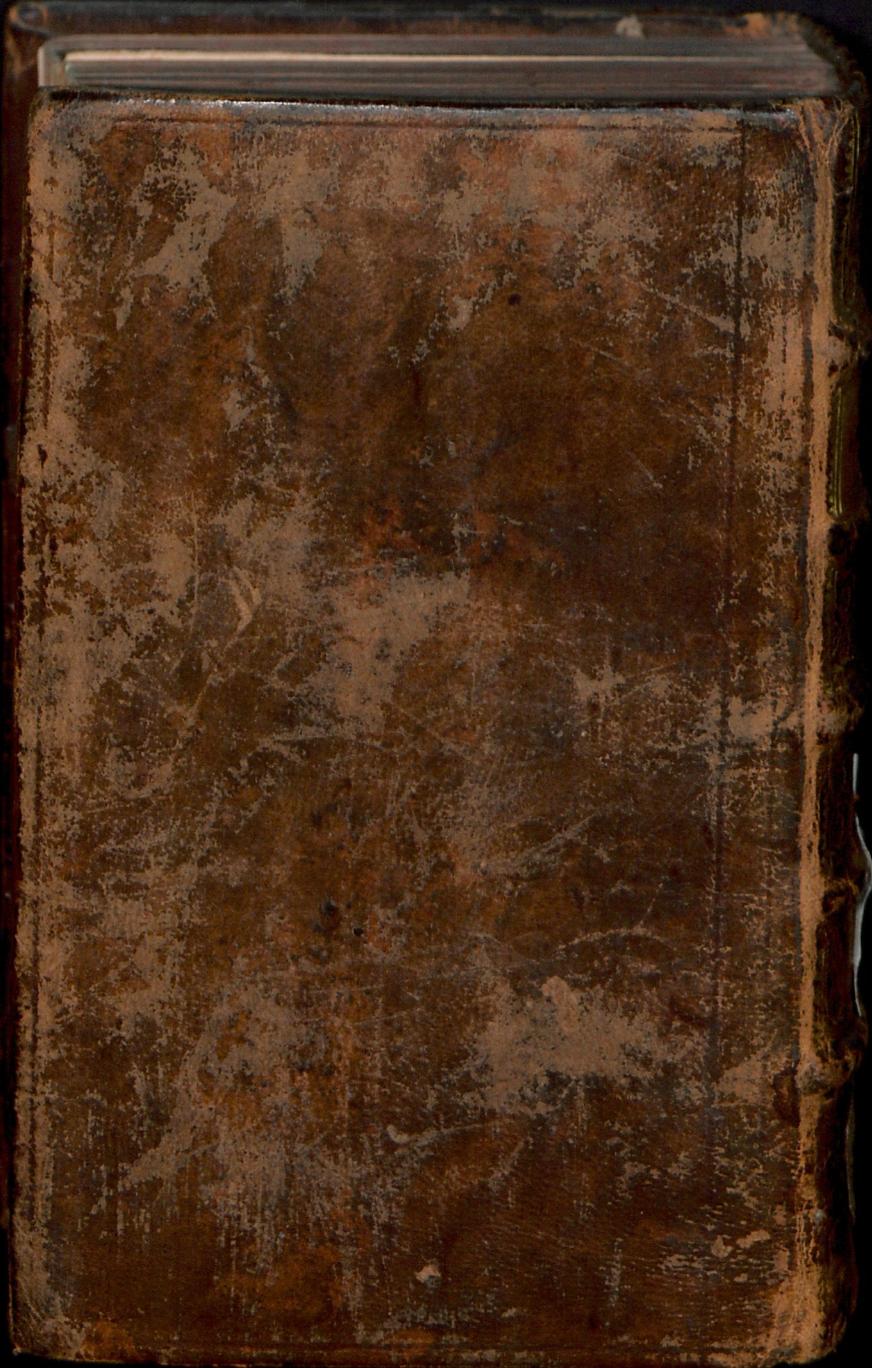
Quand le Parterre est satisfait,

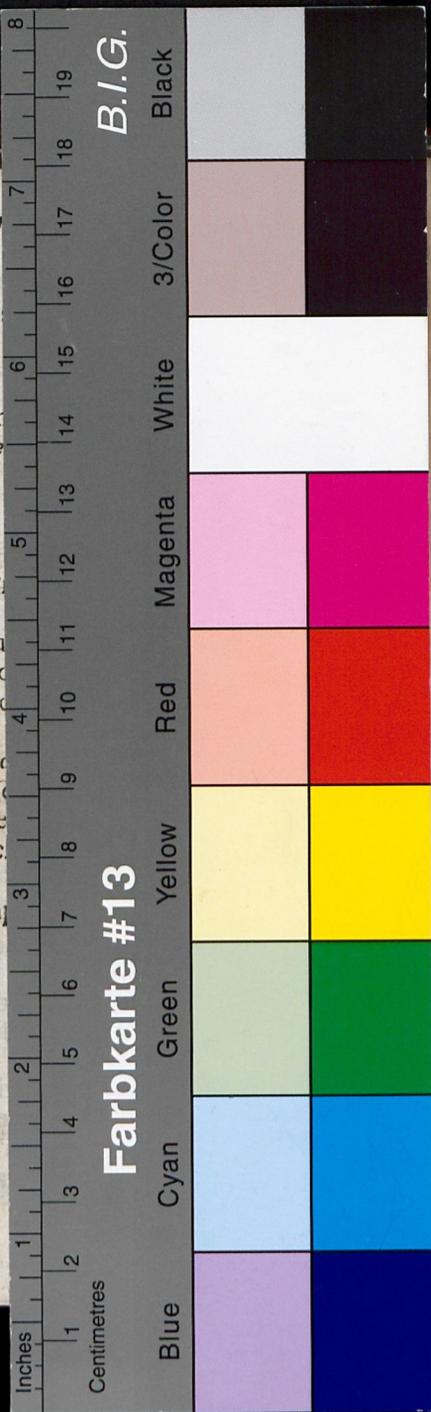
Nous pouvons nous dire en effet,

Ami de tout le monde.

F I N.







LE
PHILANTROPE
OU
L'AMY
DE TOUT LE MONDE.
COMEDIE.



VIENNE EN AUTRICHE,
Chez JEAN PIERRE VAN GHELEN, Imprimeur de
la Cour de sa Majesté Imperiale & Royale.

M D C C L I I.

5.